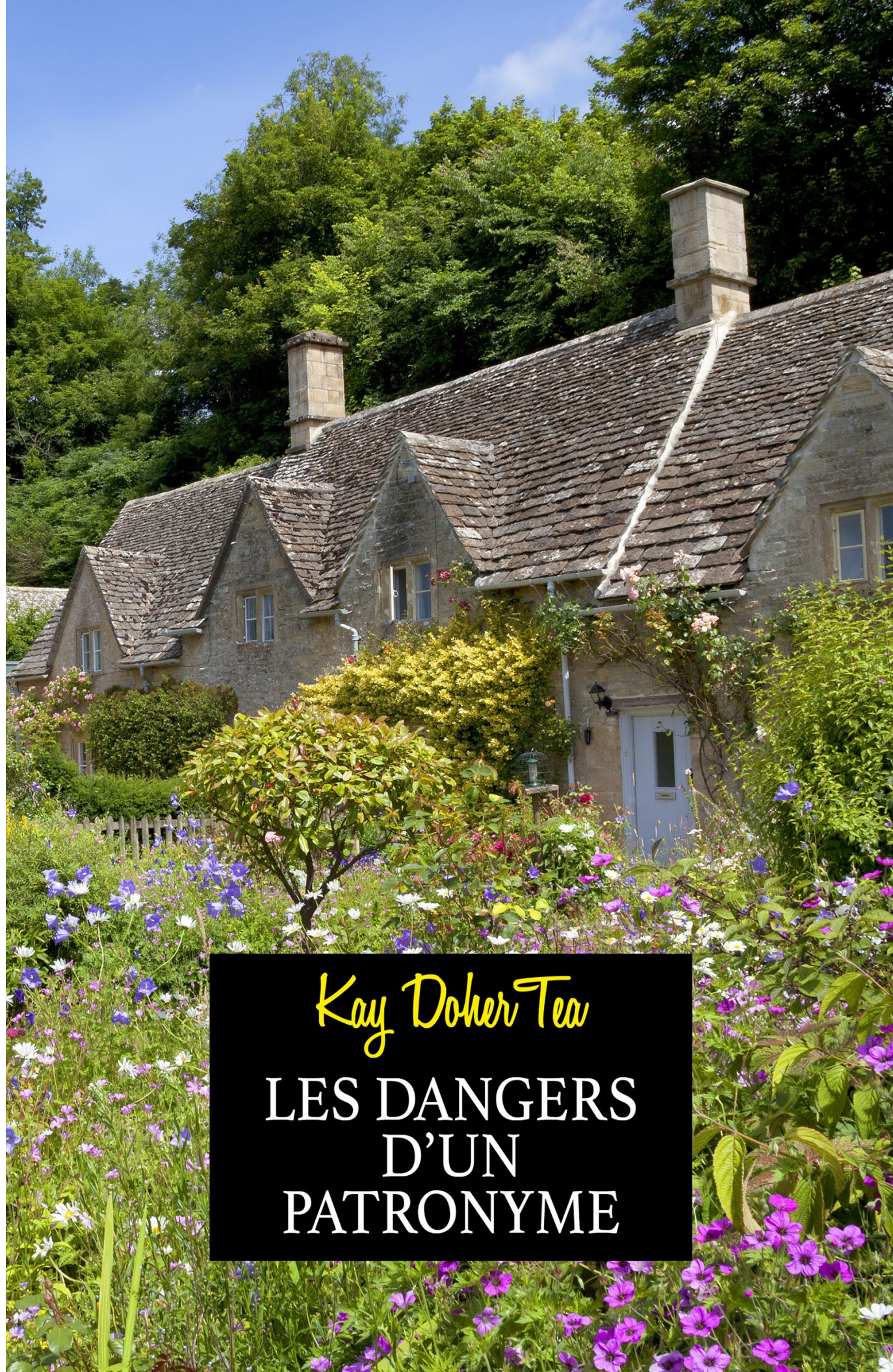




Kay Doherty

LES DANGERS
D'UN
PATRONYME

Kay Doherty

Les Dangers d'un
patronyme

© Kay DoherTea, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-3206-3



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CHAPITRE I

Comment la Providence planta son décor

Il existe des circonstances dans la vie des hommes qui ne leur laissent aucun espoir de soupçonner les conséquences qu'elles auront sur leur vie, sur leur avenir, voire sur leur passé, sur leurs humeurs et sur leurs comportements. Les liens sont souvent si flous, pour ne pas dire insoupçonnables, qu'il est difficile de se prétendre suffisamment perspicace pour les déceler. L'histoire contée ici est, s'il est besoin, l'illustration la plus parfaite de cette assertion.

Cette histoire, attribuons-la au hasard pour les besoins du récit, bien que l'auteur soit fortement tenté de croire à la Providence, et qu'il privilégie de loin cette explication. Le lecteur sera à même, en suivant cette aventure, de se faire une opinion personnelle sur la nature exacte des faits qui s'imposèrent, par un superbe après-midi de printemps, dans la vie pourtant si paisible de Monsieur et Madame Bukhunham. Trop paisible peut-être. Sans doute est-ce là aussi qu'il faut chercher les raisons pour lesquelles la Providence s'est chargée d'y apporter quelque modification.

Et puis, par son entremise, il y avait tant de choses à découvrir, tant de "vieilles histoires" à dépoussiérer...

Mais que diable vécurent ces personnes, demanderez-vous, qui vaille pareille exorde ? Ils vécurent ce jour-là, vous répondra l'auteur, les prémices d'une histoire bien étrange ; allez... au départ un tantinet *hasardeuse*, sans doute...

La Providence, à l'impact de laquelle nombre de personnes sont encore réticentes à souscrire, ne peut produire meilleure preuve de son existence que celle qu'elle fournit ce jour-là en confrontant Monsieur et Madame Bukhunham à de singuliers événements qui n'avaient de communs, en

apparence, que leur position chronologique et leur caractère exceptionnel. Pour être l'objet de pareils événements, il suffit de peu de choses en réalité... Il n'est même pas besoin de changer ses habitudes...

Le jeune couple dont il est question dans cette histoire habitait un quartier tranquille et verdoyant de la paisible petite ville d'eau d'Harrogate, à quelques pas seulement des *Harlow Carr Gardens*, dans une grande demeure que la famille Bukhunham se transmettait de génération en génération, et qui abritait sous ses arches grandioses le secret d'une production florissante dont la fortune jamais ébranlée continuait de flatter son orgueil¹. Monsieur Bukhunham ne tira jamais parti de cette notoriété qui s'associait assez mal à sa discrétion. Certes il en appréciait le confort, mais le sort matériel de ses hommes l'inquiétait davantage que le sien ne lui procurait de plaisir.

Ses plaisirs à lui étaient fort simples, et du goût de son adorable épouse...

Le couple était si parfait et si harmonieux qu'il pourrait à bon droit passer pour un cliché, mais la sincérité de ses sentiments ne faisait aucun doute pour son entourage. Souvent, très souvent, les deux jeunes amoureux, mariés depuis peu, ressentaient le besoin de ne partager qu'à deux des moments qu'ils rendaient sacrés. Alors leur choix se portait sur une campagne luxuriante et sauvage, un de ces coins suffisamment ingrats ou lointains pour leur garantir la discrétion qu'ils attendaient en retour.

Ce fut d'ailleurs à leur souhait d'assouvir ce besoin de solitude partagée qu'ils durent cette journée si particulière. Le temps était suffisamment clément et stable pour leur donner l'idée de parcourir bras dessus bras dessous les vallées environnantes, et la journée leur parut suffisamment longue pour leur donner envie de prolonger leur marche jusqu'à des contrées insoupçonnées. Et bientôt en effet, perdus dans leurs échanges romantiques et leurs projets d'avenir, ils arrivèrent à un endroit particulièrement accidenté du paysage où il devenait difficile de se frayer un chemin. Monsieur Bukhunham proposa de faire demi-tour, mais son épouse s'y opposa :

« J'aime cet endroit, dit-elle. Il est sauvage. Le temps n'existe plus ici. J'ai

envie de m'en imprégner. Pas vous ?

— Pourquoi pas ?

— Cet endroit est formidable. Je n'en ai encore rien vu mais il me plaît déjà énormément. »

Un regard tendre et amoureux se posa sur l'enfant émerveillée :

« Et bien, visitons-le », fit Monsieur Bukhunham sans la quitter des yeux.

Ils progressèrent encore quelques mètres, et eurent la surprise de découvrir les traces d'une civilisation dont les derniers signes de vie devaient remonter à plusieurs décennies : un muret, à la forme encore imprécise tant il était difficile d'en connaître l'état sous cet amas de ronces et d'herbes agglomérées, se dressait sur un mètre de hauteur et faisait le tour d'un territoire déterminé. L'endroit avait beau présenter tous les signes d'une sinistre dépravation, son charme de jadis, que l'on devinait encore sous cet artifice de la nature, opérait encore.

Gottfried Bukhunham s'immobilisa devant cette magnifique image, tandis qu'Elsie se laissait petit à petit gagner par une joie enfantine. Ses yeux s'étaient mis à briller devant le spectacle réjouissant de cette victoire de la nature sur l'homme. C'était un véritable paradis, certes passablement terni par les outrages du temps, mais féérique tout de même de par son intimité préservée.

Au milieu de cet écheveau naturel, une vieille habitation attendait depuis des années qu'on veuille bien lui accorder quelque attention. Selon toute vraisemblance, ce moment était venu...

Telle une enfant, Elsie, emportée par un curieux élan, réitéra ses supplications pour que son mari la laissât visiter cet endroit qui, de toute évidence, n'appartenait plus à personne depuis des années...

Amusé, son mari renouvela son consentement, et ils s'engagèrent ensemble dans l'enceinte de la maisonnette. Si Elsie arborait sans contrainte sa mine d'enfant réjouie, Gottfried Bukhunham, plus réservé dans l'expression de son enthousiasme, n'était pas moins émerveillé par l'aspect

primitif et chaleureux de l'endroit.

Le "jardin" s'était donc ouvert sur une charmante petite bicoque, laissée à l'abandon par des propriétaires qui depuis plusieurs années avaient définitivement quitté les lieux, sans espoir de retour. À travers les broussailles, on devinait ses formes adorables et chaleureuses, mais la simplicité de sa mise trahissait le cruel sort que durent subir ses habitants quand elle en eut. C'était une petite chaumière qui avait choisi de naître au milieu des pierres et de buissons éparses, sauvage au milieu de sauvages, où vécurent comme des pauvres des gens pas suffisamment riches pour vivre comme des hommes. Mais c'est au hasard des objets trouvés, ultimes traces de vie qui donnent à l'imagination le pouvoir d'en deviner l'usage, que l'on découvre au bénéfice de ces lieux l'existence de leur âme. La découverte d'un outil, ou plus précisément d'un morceau d'outil, inspira à Monsieur Bukhunham l'idée que cette chaumière isolée devait autrefois être occupée par des familles et retentir des cris des enfants en guenilles qui s'ébattaient en totale liberté dans cette jungle luxuriante. Les hommes abandonnés à leur sort dans de si romantiques conditions devaient s'en satisfaire, préférant de loin les charmes de cette vie de débauche et d'insouciance à ceux, plus discutables pour les gens de leur condition, d'une vie prétendument plus civilisée qui contraind à plus de sacrifices.

Un examen attentif et minutieux de la petite maison révéla tous les maux dont les ans l'avaient progressivement affectée, et ce fut un déplorable constat que Monsieur Bukhunham fut contraint de dresser.

Certes si on faisait l'effort de négliger les inévitables fautes de goût dont le désordre que la nature avait répandu au fil des ans faisait état, et qu'on s'attardait davantage sur l'ouvrage créé, chéri puis abandonné par l'homme, on parvenait malgré tout et sans effort à lui trouver un aspect plus engageant. Mais il est des cicatrices qui ne trompent pas : le temps avait bel et bien fait son œuvre, et c'était le délabrement et la misère qui se partageaient les honneurs macabres.

N'eût été la force impressionnante du mur de pierres (c'était pour ainsi dire la seule chose qui restait intacte : la force de la pierre), la petite maison

n'existerait probablement plus. C'était presque sécurisant de pouvoir au moins compter sur cette robustesse pour maintenir en éveil la mémoire des Hommes, pour conserver à leur intention des traces de leur passé, des traces de passages antérieurs. Bien que petite, la chaumière donnait l'impression de se dresser au-dessus des œuvres de la nature, bravant fièrement l'emprise de ses lianes indomptées. Mais son joli toit de chaume s'était affaissé et ce n'était plus que par miracle qu'il maintenait l'impression de couvrir la lourde charpente.

Quelque chose dans cette succession de miracles, associé à la conscience de marcher sur une terre maintes fois foulée par des inconnus d'antan, la rendait solennelle et incitait Monsieur et Madame Bukhunham à parler peu, à observer beaucoup, dans un silence religieux. Dans un amalgame de termes rares et chuchotés, ils poursuivirent à l'intérieur du minuscule édifice l'exercice de leur rite imposé.

La porte, entrouverte, grinça au terme d'un effort pour la pousser, et s'ouvrit sur un spectacle rendu plus impressionnant encore par les ombres, la fraîcheur et les odeurs mêlées de la terre, de la pierre et de l'humidité.

Certains murs, par leurs lézardes, pleuraient la perte de leur somptuosité, tandis que d'autres, paradoxalement, y puisaient leur grandeur et leur majesté. L'un d'eux était la proie d'un monstre de verdure puissant et irréductible : la végétation, livrée à elle-même, avait envahi de sa luxuriante abondance les ouvertures engendrées par la perte d'une vitre ou le bris d'un cadre. Des années sans maître avaient donné au lierre une liberté sauvage qui le faisait tomber en cascades généreuses le long des murs aux plaies béantes ; les branches tentaculaires s'agrippaient avec force sur la pierre humide et s'infiltraient au travers des moindres failles que les années avaient creusées le long de ces parois autrefois robustes. Elles le furent, certainement, pour avoir su pendant tous ces automnes résister à leurs outrages et traverser tant de tourmentes sans tomber en ruine...

Les autres murs, épargnés par cette agression, exposaient avec fierté leur solide constitution, bien que leur éclat fût un peu terni par une usure séculaire.

Le sol, couvert de poussière et d'objets disparates, avait sa teinte des jours sombres ; Monsieur Bukhunham grimaça à l'idée qu'il dut être plus sombre encore, au temps de sa première jeunesse, lorsque la terre n'avait pas encore séché et ne s'était pas encore tassée et durcie comme elle l'était à présent par les passages incessants de pieds humains. Au nombre de ces pieds humains, on pouvait à présent compter ceux de Gottfried, mais ils ne pouvaient plus rien changer à l'état du sol. Soucieux sans doute de marquer malgré tout leur passage, pendant une distraction momentanée de l'homme ils foulèrent sans état d'âme un objet qui se mit à craquer misérablement, comme s'il attendait ce coup de grâce pour expirer enfin. Gottfried le ramassa, et découvrit sous la poussière qu'il souffla les vestiges d'un jouet d'enfant, confirmation qu'une famille entière avait trouvé refuge dans cette pauvre bicoque.

Au delà même de ces apparences lugubres, il y avait un fait singulier qui ne mériterait sans doute pas d'être noté, mais qui le sera malgré tout : cette pièce dans laquelle les Bukhunham étaient entrés était unique, et donnait des impressions de grandeur extraordinaires. Mais dans cette seule pièce subsistaient les traces indéniables, bien qu'exposées à la souillure et au temps, d'une vie entière –ou de la vie entière de plusieurs générations– passée à se satisfaire de cet abri de fortune, bien qu'il fût à cette époque probablement douillet et rendu chaleureux par les flammes qui dansaient dans la cheminée au foyer noirci : sans aucun doute, on y mangeait, on y dormait, on y vivait sans que la distinction entre les différents moments de la journée ne soit marquée par un changement d'univers. Elle devait être bien passable cette vie que l'on vécut jadis –et nombreux– dans cette pièce unique...

Unique, vraiment ? Les yeux de Monsieur Bukhunham lui firent entrevoir un élément architectural qui le fit revenir sur cette impression : au fond un escalier, que dissimulaient les ombres effrayantes tendues par le jeu fantomatique des surfaces et des lumières savamment distillées, offrait d'autres perspectives, et il devenait de plus en plus tentant de se laisser séduire. Les Bukhunham ne résistèrent pas à cette tentation, mais leurs précautions grandissaient en proportion du danger auquel leur curiosité les exposait. Sans un mot, la main dans la main ils s'engagèrent dans l'escalier qui se mit à gémir lamentablement sous leurs pas méfiants. On aurait pu

croire qu'un tel spectacle de délabrement et de désolation aurait suscité des commentaires passionnés, et qu'Elsie et Gottfried Bukhunham se seraient livrés à cet exercice avec enthousiasme (car la petite chaumière était bien à plaindre), mais tous deux, malgré les symptômes flagrants et avancés de sa dégénérescence, l'imaginaient aux premiers temps de sa splendeur et c'était un rêve qui rendait les mots superflus.

Un plancher de bois vermoulu, qu'une seule poutre tout aussi vermoulue maintenait provisoirement stable, accueillit leurs premiers pas et cette audacieuse confrontation des éléments branlants leur offrit la vision d'une autre grande pièce, l'égale de celle qu'ils venaient de quitter, à l'exception près –et elle était d'importance– que la dominance du bois effaça le souvenir de la pierre humide et froide et leur imposa une image soudain plus gratifiante de la petite chaumière. La sensation de gigantisme dégagée par la pièce inférieure était, à l'étage, heureusement atténuée par les poutres apparentes qui coupaient la pièce dans sa hauteur, faisant, à surface équivalente, les murs plus petits, le toit plus bas et l'ambiance plus chaude. Le soleil perçait au travers des lambeaux de chaume dont les brins par endroits pendaient au dessus du sol et s'associaient avec un charme effrayant aux innombrables toiles d'araignées dont les occupantes semblaient être les dernières à n'avoir pas fui l'endroit.

Ou presque...

Un bruit sournois, furtif, alerta le couple d'une autre présence, et chacun d'eux identifia sans peine ce qui le causa. Monsieur Bukhunham sourit, car c'était ce genre de bruit qui poussait Elsie dans ses bras et qui l'y maintenait pendant un long moment, le temps que sa peur s'atténueât... et c'était avec un plaisir évident qu'il participait activement au rapprochement des deux corps !... Aucun d'eux ne vit l'animal, mais il se manifesta bel et bien dans la grandeur de cette pièce désertée devenue à bon droit son domicile ; au moins on était certain de n'y pas trouver de chat, car s'il y en avait eu, il aurait été sauvage, donc potentiellement dangereux, et aurait rempli sa panse de ce qui effraya Elsie Bukhunham...

Quand enfin l'homme attentionné sentit l'étreinte se desserrer, allégeant